

en route pour Longwood. L'Empereur a monté le cheval qu'on lui avait fait venir du Cap : il le voyait pour la première fois ; il était petit, vif, assez gentil. L'Empereur avait repris son uniforme des chasseurs de la garde ; sa grâce et sa bonne mine étaient particulièrement remarquables ce jour-là ; tout le monde en faisait l'observation autour de nous, et je me complaisais à l'entendre dire. L'Amiral lui prodiguait ses soins. Beaucoup de monde s'était réuni sur la route pour le voir passer, et plusieurs officiers anglais, joints à nous, grossissaient sa suite.

Pour se rendre de Briars à Longwood on revient pendant quelque temps vers la ville, puis tournant tout à coup à droite, on franchit, à l'aide de trois ou quatre sinuosités, la chaîne qui forme un des côtés de la vallée ; alors on se trouve sur un plateau un tant soit peu ascendant, et l'on découvre un nouvel horizon, de nouveaux sites. On laisse derrière soi la chaîne des montagnes pelées, et des rocs stériles qui caractérisent le côté du débarquement ; on a en front une nouvelle chaîne transversale, dont le pic de Diane est le

sommet le plus élevé, en même temps qu'il semble être la clef et le noyau de tout le système environnant ; sur la gauche, qui est la partie orientale de l'île ou le côté de Longwood, l'horizon est fermé par la chaîne crevassée de rochers nus qui forment le contour et la barrière de l'île ; le sol se montre entièrement en désordre, inculte et désert : mais sur la droite l'œil plonge sur un terrain assez étendu, fort tourmenté il est vrai, mais du moins montrant de la verdure, un assez grand nombre d'habitations et toutes les traces de la culture ; de ce côté le tableau, il faut l'avouer, est tout à fait romantique et même agréable.

A mesure qu'on avance sur une route en fort bon état, se creuse sur la gauche une vallée profonde. Au bout de deux milles, la route fait brusquement un coude à gauche, à ce coude se trouve *Hut's-gate*, mauvaise petite maison choisie pour la demeure du Grand-Maréchal et de sa famille. A quelques pas de là, la vallée de gauche, qui va toujours en se creusant, forme alors un gouffre circulaire, auquel son étendue, sa profondeur et son ensemble gigan-

tesque, ont fait donner le nom de *Bol-de-Punch-du-Diable*; la route étant fort rétrécie en cet endroit par une éminence à droite, on se trouve obligé de prolonger à gauche et de très-près, ce précipice jusqu'à ce qu'elle s'en détache pour atteindre Longwood, qu'on rencontre bientôt sur la droite*.

A la porte de Longwood s'est trouvé une garde sous les armes, rendant les honneurs prescrits à l'auguste Captif. Son cheval, vif et indocile, peu accoutumé à tout ce spectacle et effrayé par le tambour, se refusait obstinément à franchir le seuil, et ce n'est que par la force de l'éperon que le cavalier est venu à bout de l'y lancer; et alors aussi des regards significatifs se sont échangés

* Ce serait peut-être ici le lieu de placer la carte géographique qui a été promise; mais ayant été travaillée avec assez de soin pour en faire une espèce de gravure, on a eu l'idée de ne plus mettre dans le volume cette carte, qui se trouverait gâtée par ses plis; mais de la donner séparément, de manière à ce qu'on pût la faire encadrer, si on en avait la fantaisie.

Il a été dessiné aussi, et comme pendant à cette carte géographique, quatre différentes vues de Sainte-Hélène, sous un même cadre, qu'on pourra se procurer à volonté.

involontairement entre ceux qui formaient son escorte; et nous nous sommes trouvés enfin dans notre nouvelle demeure.

L'Amiral s'est empressé de tout montrer dans les plus petits détails; il avait constamment tout dirigé, certains ouvrages étaient même de ses mains. L'Empereur a trouvé le tout très-bien; l'Amiral s'en est montré des plus heureux; on voyait qu'il avait redouté la mauvaise humeur et le dédain; mais l'Empereur au contraire témoignait une bonté parfaite.

Il s'est retiré vers les six heures, et m'a fait signe de le suivre dans sa chambre. Il a parcouru alors divers petits meubles qui s'y trouvaient, s'informant si j'en avais autant; sur la négative, il me les a fait emporter avec une grâce charmante, disant: « Prenez toujours; » pour moi je ne manquerai de rien, on me soignera plus que vous. » Il se trouvait très-fatigué; il m'a demandé s'il n'en portait pas les traces. C'était le résultat de cinq mois d'un repos absolu: il avait beaucoup marché le matin, et venait de faire quelques milles à cheval.

Cette nouvelle demeure se trouvait

garnie d'une baignoire que l'Amiral était venu à bout de faire exécuter, tant bien que mal, par ses charpentiers. L'Empereur, qui avait été privé de bains depuis la Malmaison, et pour qui ils étaient devenus une des nécessités de la vie, a voulu en prendre un dès l'instant même. Il m'a dit de lui tenir compagnie durant ce temps, et là il traçait les petits détails de notre établissement nouveau; et comme le local qu'on m'avait assigné était des plus mauvais, il a voulu que je m'établisse, durant le jour, dans ce qu'il a appelé son cabinet topographique, attendant à son propre cabinet. Le tout, disait-il, afin que je me trouvasse moins éloigné de lui. Tout cela était dit avec une bonté qui me pénétrait. Il l'a poussée même jusqu'à me dire, à plusieurs reprises, qu'il fallait que je vinsse le lendemain prendre aussi un bain dans sa baignoire; et sur ce que mon attitude s'en excusait par un respect profond et une retenue indispensable: « Mon cher, a-t-il dit, » en prison il faut savoir s'entr'aider. Je » ne saurais après tout occuper cette » machine tout le jour, et ce bain vous » ferait autant de bien qu'à moi. » On

eût dit qu'il cherchait à me dédommager de ce que j'allais le perdre, de ce que je ne serais plus le seul auprès de lui. En effet, tant de bonté me donnait du bonheur, il est vrai; mais ce n'était pas sans quelque tristesse. Tout ce que faisait là l'Empereur était le prix de mes assiduités de Briars, sans doute; mais cela m'annonçait aussi peut-être la fin de cette habitude journalière que j'avais due à notre solitude profonde.

Après son bain, l'Empereur ne voulant pas se rhabiller, a dîné dans sa chambre et m'a retenu avec lui; nous étions seuls, la conversation a conduit à une circonstance toute particulière, dont le résultat pouvait être d'une *grande importance*. Il m'en a demandé mon avis et m'a chargé de lui en présenter le lendemain mes idées. . . .

Lundi 11 au Jeudi 14.

Description de Longwood, etc. — Détail des Appartemens.

Enfin se déroulait pour nous une portion nouvelle de notre existence, sur le malheureux rocher de Sainte-Hélène. On venait de nous établir dans nos futures demeures, et de nous assi-

gner les limites de notre sauvage prison.

Loxewood, dans le principe, simple ferme de la Compagnie, abandonnée au sous-gouverneur pour lui tenir lieu de maison de campagne, se trouve dans une des parties les plus élevées de l'île. Le thermomètre anglais marque dix degrés de différence en moins avec la vallée où nous avons débarqué. C'est un plateau assez étendu sur la côte orientale, et assez près du rivage. Des vents éternels, parfois violents et toujours de la même partie, en balayent constamment la surface; des nuages le couvrent presque toujours; le soleil qui y paraît rarement, n'en a pourtant pas moins d'influence sur l'atmosphère: il attaque le foie, si on ne s'en préserve avec soin*; des pluies abondantes et soudaines achèvent d'empêcher qu'on ne distingue ici aucune saison régulière; il n'en est point à Longwood, ce n'est qu'une continuité de vents, de nuages, d'humidité; toujours une température modérée et monotone qui présente du reste peut-être plus d'ennui que d'in-

* Voyez l'ouvrage du docteur O' Méara. (Béchet aîné, 1824.)

salubrité. L'herbe, en dépit des fortes pluies, disparaît rongée par le vent ou flétrie par la chaleur; l'eau y est amenée par un conduit, et se trouve si malsaine que le sous-gouverneur, que nous avons remplacé, n'en faisait usage, pour lui ou pour ses gens, qu'après l'avoir fait bouillir: nous avons été contraints d'en faire autant nous-mêmes. Les arbres qu'on y voit, et qui de loin lui prêtent un aspect riant, ne sont que des arbres à gomme, arbuste chétif et bâtard qui ne donne point d'ombre. Une partie de l'horizon présente au loin l'immense mer; le reste n'offre plus que d'énormes rochers stériles, des abîmes profonds, des vallées déchirées, et au loin la chaîne nuageuse et verdie du Pic-de-Diane. En résumé, l'aspect de Longwood ne saurait être agréable qu'au voyageur fatigué d'une longue navigation, pour qui toute terre a des charmes. S'il s'y trouve transporté par un beau jour, frappé des objets bizarres qui s'offrent soudainement à sa vue, il peut s'écrier même: que c'est beau! Mais cet homme n'y est que pour un instant; et quel supplice sa fausse admiration ne fait-

elle pas éprouver alors aux captifs condamnés à y demeurer toujours !

Depuis deux mois on n'avait pas cessé de travailler pour mettre Longwood en état de nous recevoir ; toutefois les résultats étaient bien peu de chose.

On entre à Longwood par une pièce qui venait d'être bâtie, destinée à servir tout-à-la-fois d'anti-chambre et de salle à manger ; de là on passe dans une pièce attenante, dont on avait fait le salon ; on entre ensuite dans une troisième fort obscure, en travers sur celles-ci ; on l'avait désignée pour recevoir les cartes et les livres de l'Empereur : elle est devenue plus tard la salle à manger. En tournant à droite, dans cette chambre, on trouvait la porte de l'appartement de l'Empereur ; cet appartement consistait en deux très-petites pièces égales, à la suite l'une de l'autre, formant son cabinet et sa chambre à coucher ; un petit corridor extérieur, en retour de ces deux pièces, lui servait de salle de bain. A l'opposite de l'appartement de l'Empereur, à l'autre extrémité du bâtiment, était le logement de madame de Montholon, de son mari et de son fils, local

qui a formé depuis la bibliothèque de l'Empereur. En dehors de tout cela, et au travers d'issues informes, une petite pièce carrée, au rez-de-chaussée, contiguë à la cuisine, fut ma demeure. Au travers d'une trappe pratiquée au plancher, et à l'aide d'une échelle de vaisseau, on arrivait au gîte de mon fils, véritable grenier qui ne renfermait guère que la place de son lit. Nos fenêtres et nos lits demeuraient sans rideaux ; le peu de meubles de nos chambres provenait évidemment de ce dont les habitans s'étaient défait dans cette circonstance ; heureux, sans doute, de trouver cette occasion de les placer à profit pour les renouveler ensuite avec avantage.

Le Grand-Maréchal, sa femme et ses enfans avaient été laissés à deux milles en arrière de nous, dans un abri tel que dans le pays même, il porte le nom de *Hutte*, (Hut's-gate).

Le général Gourgaud fut mis sous une tente, ainsi que le médecin * et l'officier

* Ce médecin était le docteur O' Méara, de Northumberland, qui voyant Napoléon partir pour Sainte-Hélène, sans médecin, s'offrit généreusement, aux grands applaudissemens

préposé à notre garde, en attendant que l'on eût achevé leurs chambres, que construisaient à la hâte les matelots du Northumberland.

Une espèce de jardin régnait autour de nous; mais le défaut d'eau, la nature du climat, le peu de soins que nous pouvions lui donner, faisaient qu'il n'en avait réellement que le nom. En face de nous, et séparé par un ravin assez profond, était campé, à une assez petite distance, le 53^e, dont divers postes couronnaient les sommités voisines: tel était notre nouveau séjour.

Le douze, je rendis compte à l'Empereur de l'objet particulier sur lequel il m'avait dit, deux jours auparavant, de lui présenter mes idées; il ne décida rien, croyant la chose tout-à-fait inutile. J'avais osé insister parce que, dans le doute même, il n'y avait du moins rien

de tous les siens, et à la vive reconnaissance de nous tous. Les ministres anglais seuls semblent s'en être irrités: tout le monde sait les outrages, les injustices révoltantes, les persécutions que leur froide et barbare furie ont accumulés plus tard sur la tête de ce digne Anglais, qui n'avait fait pourtant qu'honorer l'humanité, son pays et son cœur.

à risquer ni à perdre: c'était se donner la chance de la loterie sans la dépense de la mise. L'événement a prouvé du reste qu'il avait bien jugé; la chose eût été parfaitement inutile; elle n'eût pu amener aucun résultat.

Le même jour le colonel Wilks, ancien gouverneur pour la Compagnie, que l'Amiral était venu déplacer, vint faire sa visite à l'Empereur; je servis d'interprète. Le lendemain ou surlendemain, le Minden fit voile pour l'Europe; j'en profitai pour écrire à Londres et à Paris.

Vendredi 15. — Samedi 16.

- Régularisation de la maison de l'Empereur. —
- Situation morale des captifs entre eux, etc.
- Quelques nuances du caractère de l'Empereur. — Portrait de Napoléon, par M. de Pradt, traduit d'une gazette anglaise. —
- Réfutation.

La maison domestique de l'Empereur, au départ de Plymouth, se trouva composée encore de onze personnes. Je me fais un plaisir de consacrer ici leurs noms; je le dois à leur dévouement.

Quelque nombreuse que se trouvât

cette maison de l'Empereur, on pourrait dire cependant que, depuis notre départ d'Angleterre, durant notre traversée, et depuis notre débarquement à Sainte-Hélène, elle avait cessé d'exister pour lui*.

Notre dispersion, les incertitudes de notre établissement, nos besoins, l'irrégularité avec laquelle ils étaient satisfaits, avaient nécessairement créé le désordre.

Dès que nous nous trouvâmes tous réunis à Longwood, l'Empereur voulut régulariser tout ce qui était autour de lui, et chercha à employer chacun de

* PERSONNES COMPOSANT LE SERVICE DE L'EMPEREUR.

CHAMBRE.

MARCHAND.....	Parisien.....	1 ^{er} valet de chambre.
St-DENIS, dit ALEX.....	de Versailles.	valet de chambre.
NOVERRAZ.....	Suisse.....	<i>idem.</i>
SANTINI.....	Corse.....	huissier.

LIVRÉE.

ARCHAMBAULT aîné...	de Fontainebleau..	piqueur.
ARCHAMBAULT cadet..	<i>idem</i>	<i>idem.</i>
GENTILINI.....	Elhois.....	valet de pied.

BOUCHE.

CYPRIANI..	Corse..	mort à Sainte-Hélène..	maître-d'hôtel.
PIERRON	Parisien		officier.
LEPAGE.....			cuisinier.
ROUSSEAU.....	de Fontainebleau.....		argentier.

nous suivant la pente de son esprit. Conservant au Grand-Maréchal le commandement et la surveillance de tout en grand, il confia à M. de Montholon tous les détails domestiques; il donna au général Gourgaud la direction de l'écurie, et me réserva le détail des meubles avec l'administration intérieure de ce qui nous serait fourni. Cette dernière partie me semblait tellement en contact avec les détails domestiques, et je trouvais que l'unité sur ce point devait être si avantageuse au bien commun, que je me prêtais le plus que je pus à m'en faire dépouiller; ce qui ne fut ni difficile ni long.

Ces nouvelles dispositions de l'Empereur arrêtées, tout commença à marcher tant bien que mal, et nous en fûmes certainement beaucoup mieux. Toutefois ces dispositions, quelque raisonnables qu'elles fussent, ne laissèrent pas de semer parmi nous des germes d'éloignement qui poussèrent de légères racines, et réparurent parfois à la surface: l'un trouvait qu'il avait perdu, l'autre voulait donner trop de lustre à sa partie, un autre se trouvait lésé dans le partage. Nous n'étions pas les membres d'une même famille qui s'employant chacun

selon leurs moyens, ne songent qu'à faire prospérer la masse commune. Ce que la nécessité eût dû nous contraindre de faire, nous étions loin de le mettre en pratique; nous nous débattions encore sur les débris de quelque luxe, et les restes de quelque ambition.

Quand l'attachement à la personne de l'Empereur nous réunit autour de lui, le hasard seul, et non pas les sympathies, présida à notre agglomération; ce fut un ensemble purement fortuit, et non le résultat des affinités. Aussi formions-nous masse à Longwood, plutôt par encerclement que par cohésion. Et comment en eût-il été autrement? Nous étions presque tous étrangers les uns aux autres, et malheureusement les circonstances, l'âge, le caractère, étaient en nous autant de dispositions à le demeurer.

Ces circonstances, bien que légères, ont eu pourtant la conséquence fâcheuse de nous priver, en grande partie, de nos plus douces ressources. Elles ont empêché parmi nous cette confiance, cet épanchement, cette union intime qui peuvent répandre quelques charmes, même au sein des plus cruelles infor-

tunes. Mais aussi par contre, ces mêmes circonstances m'ont bien souvent rendu témoin des dispositions privées du cœur de l'Empereur: ses invitations indirectes à nous unir et à confondre nos sentimens; son soin constant à nous épargner tout juste motif de jalousie; cette distraction calculée qui lui dérobaient ce dont il ne voulait pas s'apercevoir; enfin, jusqu'aux gronderies même si paternelles, dont nous nous rendions quelquefois l'objet, et qui, pour le dire en passant à l'honneur de chacun de nous, étaient évitées avec autant de zèle, reçues avec autant de respect que si elles fussent émanées du trône des Tuileries.

Qui aujourd'hui sur la terre pourrait se flatter de connaître dans l'Empereur l'homme privé plus que moi? Qui a possédé les deux mois de solitude au désert de Briars? Qui a joui de ces longues promenades au clair de lune, de ces heures nombreuses écoulées avec lui? Qui a eu comme moi l'instant, le lieu, le sujet des conversations? Qui a reçu le souvenir des charmes de l'enfance, le récit des plaisirs de la jeunesse, l'amertume des douleurs modernes? Aussi puis-je m'expliquer à présent bien des circons-

tances qui semblaient, dans le temps, à plusieurs, difficiles à entendre. Je comprends bien, surtout aujourd'hui, ce qui nous frappait si fort, et le caractérisait particulièrement aux jours de sa puissance; savoir: Qu'on n'était jamais complètement perdu avec lui, que quelque éclatante qu'eût été la disgrâce, quelque profond qu'eût été l'abîme où l'on avait été jeté, on devait toujours espérer d'en revenir; qu'une fois auprès de lui, quelque faute que l'on fît, quelque déplaisir que l'on causât, il était bien rare de s'en voir éloigné tout-à-fait. C'est qu'il est dans l'Empereur, à un degré éminent, deux qualités bien précieuses: un grand fond de justice et une disposition naturelle à s'attacher. Quelque soient les contrariétés et les mouvemens de colère qu'il vient à éprouver, il est encore un sentiment de justice qui reste tout puissant sur lui; on est toujours sûr, de le rendre attentif à de bonnes raisons; on est même sûr, si l'on garde le silence, de les lui voir produire lui-même, s'il s'en présente à son esprit. D'un autre côté, il n'oublie jamais les services une fois rendus; pas davantage les habitudes prises; tôt ou tard le res-

souvenir lui en vient à l'esprit; il se dit tout ce que l'on a dû souffrir, trouve que le châtiment a été assez long, et fait alors chercher au loin celui que le monde même avait oublié; celui-ci reparait au grand étonnement de tous, à l'étonnement de lui-même. On en connaît une foule d'exemples.

L'Empereur, sans être démonstratif, s'attache sincèrement. Une fois qu'il a pris l'habitude de quelqu'un, il ne pense pas qu'il puisse s'en séparer; il en aperçoit les fautes, il les condamne, il blâme son propre choix, il gronde même avec force; mais on n'a rien à craindre, ce sont comme autant de nouveaux liens.

On sera surpris sans doute de me voir esquisser ces traits du caractère de Napoléon avec autant de simplicité. Tout ce qu'on en écrit ordinairement est si recherché; on se croit obligé à tant d'antithèses, à tant de brillant; c'est qu'en général les autres cherchent l'effet, ils se torturent l'esprit; moi j'écris ici ce que je vois, j'exprime ce que je sens. Cette réflexion du reste ne saurait venir plus à propos.

L'Empereur parcourait aujourd'hui avec moi, dans les papiers anglais, un

portrait de lui par l'archevêque de Malines, hérissé d'antithèses et d'esprit alambiqué, de contrastes et d'afféterie : il a voulu que le Grand-Maréchal le lui transcrivît mot à mot, en voici les principaux traits :

..... « L'esprit de Napoléon (dit l'abbé de Pradt dans son Ambassade de Varsovie, en 1812) était vaste ; mais à la manière des Orientaux, et, par une disposition contradictoire, il retombait, comme de son propre poids, dans des détails qu'on pourrait dire ignobles. Le premier jet était toujours grand, et le second petit et vil. Il en était de son esprit comme de sa bourse, dont la munificence et la lésine tenaient chacune un cordon. Son génie, fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux, représentait un manteau royal joint à un habit d'arlequin. C'était l'homme des deux extrêmes ; l'homme qui, ayant commandé aux Alpes de s'abaisser, au Simplon de s'aplanir, à la mer de s'approcher ou de s'éloigner de ses rivages, a fini par se livrer lui-même à une croisière anglaise.

» Doué d'une sagacité merveilleuse, infinie ; étincelant d'esprit ; saisissant,

» créant, dans toute question, des rapports inaperçus et nouveaux ; abondant en images vives, pittoresques, en expressions animées, et pour ainsi dire dardées, plus pénétrantes par l'incorrection même de son langage, toujours un peu empreint d'étrangeté ; sophiste et subtile, mobile à l'excès, il s'était fait d'autres règles d'optique que les autres hommes. Joignez à ces dispositions, l'ivresse du succès, l'habitude de boire dans la coupe enchantée, de s'enivrer de tout l'encens de l'univers, et vous serez sur la voie de l'homme qui, unissant dans ses bizarreries tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus vil parmi les mortels, de plus majestueux dans l'éclat de la souveraineté, de plus péremptoire dans le commandement, avec ce qu'il y a de plus ignoble et de plus lâche jusque dans ses plus grands attentats ; joignant les guet-à-pens aux détronemens, présente une espèce de *Jupiter Scapin*, qui n'avait pas encore paru sur la scène du monde. »

Certes, voilà de l'esprit, et du plus recherché. Je passerai sur l'inconvenance, le scandale du caractère grave d'un prêtre, d'un archevêque comblé

des bienfaits de son souverain, auquel, durant sa prospérité, il fit la cour la plus assidue; qu'il entoura des plus grandes flatteries, et qui se permet, au jour de l'infortune, des expressions aussi triviales, aussi grotesques, aussi injurieuses que celles qu'on vient de lire plus haut... (*Napoléon en habit d'Arlequin!... Un Jupiter Scapin...*)

Je ne m'arrêterai que sur le mérite du jugement de M. l'abbé de Pradt quand il dit que : « le premier jet de l'Empereur » était toujours grand, le second petit ; « que c'était l'homme des extrêmes ; » l'homme qui, ayant commandé aux « Alpes de s'abaisser, au Simplon de » s'aplanir, a fini par se livrer lui-même « à une croisière anglaise. »

M. l'abbé de Pradt a donc bien peu senti l'élévation, la grandeur, la magnanimité d'une si noble démarche. Se séparer d'un peuple qu'égarèrent des meneurs infidèles, afin de lui faciliter ses destinées; sacrifier ses intérêts personnels aux maux d'une guerre civile, sans résultats nationaux; dédaigner des asiles honorables, assurés, mais dépendans; préférer le refuge chez un peuple dont on fut pendant vingt ans le constant

ennemi; lui supposer une magnanimité égale à la sienne; honorer assez ses lois, pour s'y croire à l'abri de l'ostracisme de l'Europe. Certes, de telles pensées, de telles déterminations, ne sauraient être l'opposé du gigantesque, du noble et du grand.

N. B. Ici venaient dans mon journal, plusieurs pages pleines de très-mauvais détails sur M. l'archevêque de Malines, tous sortis de la bouche de l'Empereur, ou produits par nous-mêmes; je les passe aujourd'hui, je crois le devoir à la satisfaction que l'on m'a dit avoir été éprouvée plus tard par l'Empereur à la lecture des Concordats écrits par M. de Pradt; je cède, pour mon compte, à celle que m'ont causée depuis, cent autres témoignages de même nature et de la même source.

L'amende honorable, spontanée des gens, est de mille fois supérieure à toutes les rétorsions qu'on pourrait accumuler contre eux. Et puis, il est des personnes pour qui un retour n'est pas sans mérite, et qui se plaisent à en tenir compte: je suis de ce nombre.

Au moment où j'écrivis ceci, on m'a